

T 563, 19

Jean Cabri

Cette version a été écrite à la plume par l'un des enfants de chœur de l'Abbé Séry¹, curé de Grenois, un informateur important de Millien qui se chargeait de collecter pour lui, dans son village et aux alentours, contes, légendes, croyances, coutumes, etc. On trouvera ci-dessous le texte tel que l'a rédigé l'enfant avec sa propre orthographe du parler qu'il utilise,— qui subit l'influence du morvandiau

On a ainsi une version intégralement rédigée dans un parler local, ce que Millien n'a fait que de rares fois et encore pas intégralement.

En tout cas, on appréciera les dons de conteur de l'enfant et sa langue plus proche de l'oral que la plupart des autres contributions écrites de la collecte. On peut remarquer aussi que ni le curé ni Millien n'ont retouché son texte.

Conte de Jean Cabri

Ene fois égnévo un gaçon quéto ve
nu de larmée esépelo Jean Cabri.
élévo envie de se méyer **ev** : **ell**. élélo vais
deux ou trois filles, Mais engnévo ene
que lémo plus que toutes las autres :
elle sépelo Rosette. Un jour, **oéren**
contre Monsieur le Curé du pays, epais
éliai dit velévous sisévous piais me
méyer évec Rosette. Oh mon pour gaçon
quoi que te vas fai lai soché lé pus

¹ Dans une lettre du 30 mars 1889, Arch., Ms 55/7 Séry, /3 voici ce qu'il dit à M. à propos du conteur :

Mon bonhomme, le conteur de Jean Cabri, est un de mes enfants de chœur. Actuellement le pauvre gamin revient le soir bien las de suivre la charrue. Sitôt qu'il aura le temps, c'est convenu déjà qu'il me copiera son conte comme il le contera à un de ses camarades.

Et encore, le 4 avril Arch., Ms 55/7, Feuille volante Séry /3):

J'avais donc dit à mon conteur de coucher Jean Cabri sur le papier absolument comme il l'aurait conté à un de ses camarades, c-à-d. sans phrases et avec tout le naturel du récit. Mon bonhomme a mieux fait encore que la commande, il a reproduit jusqu'au patois...

Puis à la fin d'une autre lettre du 26 avril Arch., Ms 55/7, Feuille volante Séry/2B :

Vous n'avez pas besoin de rien donner à mon petit conteur de Jean Cabri. J'ai obligé ses parents et il était assez payé de sa peine par le plaisir de m'être agréable [Voir T 550,8 note 2]

Cette contribution avait été précédée d'un résumé envoyé par l'abbé Séry dans une lettre non datée (Cahier Grenois, lettres de l'abbé Séry, [1889], p.6) :

Connaissez-vous le conte de *Jean Cabri* ou de *la Mère aux Quatre Vents* ?

Jean Cabri était battu par sa femme, fait la rencontre de la Mère aux Quatre Vents, lui raconte son malheur. La Mère aux quatre vents, compatissante, appelle le Vent du Nord qui donne un talisman, une corbeille à Jean Cabri.—Premier talisman perdu, remplacé par un échalon que donne le Vent du Midi.— ce talisman encore perdu, etc...

Le conteur ne se rappelait plus bien la fin mais arrivera à le reconstituer, si c'est nécessaire.

.....

mauvas fille du pays. Oh sé fairen
M. le Curé éfaut nous méyer. Alons
bon las velai meyer. un matin Jean
Cabri fait breuler un das sausions de
sé fomme. el l'ai pris éne queue de
balai, il l'ai roué de coups. Ah epais
Jean Cabri éto bin chagrin. **esenen**
va le velai parti su lé route, érencon
tré une vielle que sepelo **lai** la mère
[2] aux vents. A bonjou Jean Cabri **quo**
coumans que saise fai-ton que vous
été ici en cette éte ici a cette heure cy.
Oh mé pour fomme si vous sévint
qui sai mal heureux imé sai meyer
évec Rosette épais il mais battu
dé qu au qui **lié sous** liai fait bruler
un de sas sas sausions. Eh ben si-
gué moi il l'ai mené dans un cha-
tiau, epais il liai fait vite² un
montiau déquau qu'il lé la épeler
le vent du nord son fils **épais** pasqué
elo bin froid. Quand le vendu nord
oh é venu é lai dit Bonjour Jean
Cabri. tin vous me counassai **danc**
don bin **vous vais** oh oui. Coument
vous dit Jean Cabri.
que sé senfait don que vous etes ici **a** écette
heure ci. Ah si vous sevint qui sai mal
heureux ime sai meyer avec Rosette epais
il mais battu pasque y liai fait bruler
un de sas sausions.
[3] Le vend du nord prend deux talles d'**ouzier,**
d'osier et en deux tour de main il fait un
paillaisson, épais il é dit é Jean
Cabri tiens voilà un **corbeill** paillaisson
(corbeille³).
te **tu** vas die carimari, carimara, tout
doucelement, epais ény vas sorti de tout
de de laidedans, das poulets routis, das bou-
teilles de vin bouchés, das gigots de **mo**
vouille. Jean Cabri s'en vais épais
quand élo eu venu, sé fomme y ait
dit jai bin fain vas ! eben qué dit, dinon.
velé que dit tout bas : carimari, carimara
ény sort de tout de dans épais él'ont
de **quand**
b eu goûté, sé fomme dit te de verou

² Lacune. Il manque un verbe comme mettre.

³ Signification donnée par Millien (à la plume).

bin élé vais le Roi é lais das soldats que mourant de faim, elio eu epais le soir, las soldats était tous enivrés par ceque il avait bien dit des fois carimari carimara. Le Roi le fit **soul** enivrer aussi lui tout seul, puis il s'est endor

mi.

[4] Le Roi **pris** fit un paillisson dans deux tour de main, un pareille et il le mit a la place quand Jean Cabri a été Réveillé éprend son paillisson épais é son vé quand é lo eu chez eux, élévo biau die carimari carimara éni sorto puren. sé fomme l'ai encore battu, é so ennellé dans le bois épais é l'ai rencontré la mère aux vents. Ah Bonjour Jean quoi que vous aie danc que vous etes ici é cette heure ci. J'ai perdu mon paillisson épais mé fomme mais battu. ah ében sigué moi il lai mené dans un chatiau il lait fait débiller tout nu pasque il lé lo épelé le vent du Sud **s** epais qué lé to bin chaud quand élo eu venu, elai dit Bonjour Jean Cabri quoi dant que vousai que vous éte chagrin ah j'ai perdu mon paillisson

[5] pais mé fomme mais battu. ah ébin tenez un **ésallo** écallon épais vous élé

die carimari carimara e ny vas sorti cinq soldats armés **de de la dedant** de dedans, eso ennallé pais quand élo eu chez eux **sé** sé fomme lai encore battu **épais élaidi** Jean Cabri lui **a** dit : ne fais pas tans ta maline. qui te tin ron bin. épai élai dit carimari carimara egné sorti cinq soldats de dans ah ma

[de]

elle néto pus maline. Jean Cabri ol vais vai le Roi épais é li dit ceumencé vas te mé douné mon paillisson. nenai pas voute paillisson moi. Jean Cabri dit carimari carimara velé cinq soldats armés Jean Cabri doune lordre é un de ses soldats de frapper le Roi. Un das soldats **jette** jete un coup de sabre au Roi son **sabre** bras **voula au** ait voulu plus de cent mètres, le Roi fut obli

gé

[6] de douner le paillisson é Jean Cabri.

Quand Jean Cabri ait eu le paillaïsson
 eso ennellé chez eux pais sa femme
 y ait dit vas cherché du bois Jean
 Cabri **a e** vais aux bois épai émet
 le paillaïsson évec le bois su le feu
p sans le **b** sévoir. Sé fomme l'ai
 battu eso enneller dans le bois, élai
encore ren vue une vieille sur un
 châgne que casso das beurtilles sèches
 Bon jour la mère aux vents Bonjour
 Jean Cabri quoi que vous ait don
 que vous éte ici écette heure ci jai
 perdu mon écallon pais mé fomme
 mais battu, eben suigué moi. quand
 ésonteu dans le chateau, **la** lé mère
 aux vents appela le vent de l'est et de
 l'ouest. Ah Bon jour Jean Cabri
 quoi que vous venai donc faie ici
 écette heure ci, J'ai perdu mon écallon
 [5] é pais mé fomme mais battu, ah eben
 tené velé un petit bijeous en or, vou
 élé die camari camara épais cai vas
 sorti cinq écu de cent sous de dedans.
 Jean Cabri so enneller content pais
 quand sé fomme ai vue ché il le fiéto
 il le bicho épais el sont enneller
 tou deux dans un chatiau que sont
 eu ben haireux.

Paturet Jean-Léon

Transcription

Il y avait une fois un garçon qui était venu de l'armée et s'appelait Jean Cabri. Il avait envie de se marier. Il allait vers deux ou trois filles. Mais il y en avait une qu'il aimait plus que toutes les autres : elle s'appelait Rosette.

Un jour, il rencontre Monsieur le curé du pays, et (puis) il lui a dit :

— Voulez-vous, s'il vous plaît, me marier avec Rosette ?

— Oh ! mon pauvre garçon, qu'est-ce que tu vas faire là ? Ça c'est la plus mauvaise fille du pays.

— Oh ! ça fait rien, M. le curé. Il faut nous marier.

Allons bon, les voilà marié !

Un matin, Jean Cabri fait brûler un des chaussons de sa femme. Elle a pris une queue de balai et l'a roué de coups.

— Ah !

Et puis Jean Cabri était bien chagrin. Le voilà parti sur la route. Il a rencontré une vieille qui s'appelait la Mère aux vents.

— Ah ! bonjour Jean Cabri. Comment ça se fait que vous êtes ici à cette heure-ci ?

— Oh ! ma pauvre femme, si vous saviez comme je suis malheureux. Je me suis marié avec Rosette et puis elle m'a battu parce que je lui ai fait brûler un de ses chaussons.

— Eh bien ! suivez-moi !

Elle l'a mené dans un château et elle l'a fait vite mettre un manteau dès qu'elle a appelé le Vent du Nord, son fils, parce qu'il est bien froid. Quand le Vent du Nord a été arrivé, il a dit :

— Bonjour, Jean Cabri.

— Tiens ! vous me connaissez donc bien, vous ? dit Jean Cabri.

— Oh oui ! Comment ça se fait donc que vous êtes ici à cette heure-ci ?

— Ah ! si vous saviez comme je suis malheureux ! Je me suis marié avec Rosette, et puis elle m'a battu parce que je lui ai fait brûler un de ses chaussons.

Le vent du Nord prend deux branches d'osier, et, en deux tours de main, il fait un paillason, et il dit :

— Eh ! Jean Cabri, tiens, voilà un paillason. Tu vas dire : « Carimari, carimara » tout doucement, et il va sortir de là-dedans des poulet rôtis, des bouteilles de vin bouchées, des gigots de brebis.

Jean Cabri s'en va et quand il est arrivé, sa femme lui a dit :

— J'ai bien faim, va !

— Eh bien, dînons, qu'il dit.

Voilà qu'il dit tout bas :

— Carimari..., carimara...

Et il en sort de tout, de là-dedans ! Et quand ils ont eu goûté, sa femme dit :

— Tu devrais bien aller auprès du roi et là, vers les soldats qui meurent de faim.

Il y a été, et le soir, les soldats étaient tous enivrés parce qu'il avait dit bien des fois : « Carimari..., carimara... »

Le roi le fit enivrer aussi lui tout seul et il s'est endormi. Le roi fit un paillason en deux tours de main, un pareil, et le mit à sa place.

Quand Jean Cabri a été réveillé, il prend son paillason et s'en va.

Quand il a été chez eux, il a eu beau dire : « Carimari..., carimara... », il ne sortait plus rien.

Sa femme l'a encore battu. Il s'en est allé dans le bois, et il a rencontré la Mère aux vents.

— Ah ! bonjour Jean, qu'est-ce que vous avez donc que vous êtes ici à cette heure-ci ?

— J'ai perdu mon paillason et ma femme m'a battu.

— Eh bien, suivez-moi !

Elle l'a mené dans un château, elle l'a fait déshabiller, tout nu, parce qu'elle a appelé le Vent du Sud et qu'il était bien chaud.

Quand il est arrivé, il a dit :

— Bonjour, Jean Cabri. Qu'avez-vous donc que vous êtes chagrin ?

— Ah ! j'ai perdu mon paillason et ma femme m'a battu.

— Eh bien, tenez, un écallon ; vous allez dire : « Carimari... carimara... » et il va sortir de là-dedans cinq soldats armés.

Il s'en est allé et quand il a été chez eux, sa femme l'a encore battu.

Jean Calais lui dit :

— Ne fais pas tant la maligne que nous te tiendrons bien.

AM 480

Parler nivernais

Et il dit :

— Carimari... carimara...

Il en est sorti de dedans cinq soldats. Ah ! elle n'était plus aussi maligne !

Jean Cabri va vers le roi et lui dit :

— Ce n'est pas tout ça, vas-tu me donner mon paillason ?

— Je ne l'ai pas votre paillason, moi !

Jean Cabri dit :

— Carimari... carimara...

Voilà cinq soldats armés ! Jean Cabri donne l'ordre à un des soldats de frapper le roi. Un des soldats jette un coup de sabre au roi. Son bras a volé plus de cent mètres. Le roi fut obligé de donner le paillason à Jean Cabri.

Quand Jean Cabri a eu la paillason il s'en est allé chez eux, et sa femme lui a dit :

— Va chercher du bois !

Jean Cabri va au bois. Et puis il met le paillason avec le bois sur le feu sans le savoir. Sa femme l'a battu.

Il s'en est allé dans le bois et il a vu une vieille sur un chêne qui cassait des brindilles sèches.

— Bonjour, la Mère aux vents.

— Bonjour, Jean Cabri. Qu'avez-vous donc que vous êtes ici à cette heure-ci ?

— J'ai perdu mon écallon et ma femme m'a battu.

— Eh bien, suivez-moi !

Quand ils ont été dans le château, la Mère aux vents appela le Vent de l'Est et le Vent de l'Ouest.

— Ah ! bonjour, Jean Cabri, que venez-vous faire ici à cette heure-ci ?

— J'ai perdu mon écallon, et ma femme m'a battu.

— Ah !... Eh bien, tenez, voilà un petit bijou en or, vous allez dire : « Carimari... carimara... » et il va en sortir cinq écus de cent sous.

Jean Cabri s'en est allé, content, et quand sa femme a vu ça, elle l'a fêté, elle l'a embrassé et ils s'en sont allés tous deux dans un château où ils ont été très heureux.

Écrit en 1889 par Jean Léon Paturet, s.a.i., [enfant de chœur de l'abbé Séry dont le nom ne figure pas dans les registres d'état civil, ni dans les feuilles de recensement de Grenois en 1881 et 1891]. Titre original : Conte de Jean Cabri. Arch., Ms 55/7, Feuille volante Séry/3 (1-7).

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, II, n° 19, version G, p. 422.